

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume X - Numéro 20B Décembre 2020 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Prof. Assouma BAMBA**, Professeur des Universités

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Prof. Abou SANGARÉ, Professeur des Universités
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. La rhétorique judiciaire des sophistes : source matricielle des stratégies de plaidoirie contemporaines, Kolotioloma Nicolas YÉO	1
2. L'art et la saine habitation dans la cité : de la critique aux recommandations platoniciennes, Amed Karamoko SANOGO	17
3. Saint François d'Assise, précurseur de la culture de la paix, Roseline Taki KOUASSI-EZOUA	34
4. Relecture de Nietzsche pour la fin du « Pseudo-Nietzsche », Assane SANOGO	51
5. Métaphysique et espérance dans la philosophie de Gabriel Marcel, Moulo Elysée KOUASSI	63
6. Rapport entre philosophie et poésie : le cas Heidegger, Adaama OUATTARA	82
7. Sartre et les enjeux d'une philosophie de l'orphelin, Lago II Simplicite TAGRO	99
8. La condition de la liberté et la marque sartrienne de l'athéisme pratique, Toumgbin Barthélémy DELLA	116
9. Pour un humanisme fondé sur le dialogue interdisciplinaire à partir de Levinas : cas des universités africaines, Affoué Valéry-Aimée TAKI	130
10. Paradigme de la simplicité et paradigme de la complexité : dialogue ou rejet chez Morin ?, Lucien Ouguéhi BIAGNÉ	148
11. La pratique de la médecine traditionnelle chinoise à Bouaké et ses conséquences de 2002 à 2011, Bi Irié Séverin ZAN, Tiéba YEO	166
12. Le cabri de la divinité Adìkpo' du lac Ahémé au Bénin : une propriété exclusive et absolue, Codjo Timothée TOGBÉ	183

13. Moi universel et problématique du civisme et de la sécurité en Afrique subsaharienne, Georges Séka KOUASSI	197
14. La symbolique des noms des personnages et des pays ou l'esthétique de l'identification dans <i>En attendant Le vote des bêtes sauvages de Kourouma</i>, Yaovi Mathieu AYESSI	216
15. Pandémie de la covid 19 : gestion d'une communication de crise au Niger, Souley BARA	235
16. La conception du monde chez les Zarma-sonrai, Issaka TAFFA GUISSO	256

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

**POUR UN HUMANISME FONDÉ SUR LE DIALOGUE
INTERDISCIPLINAIRE À PARTIR DE LEVINAS :
CAS DES UNIVERSITÉS AFRICAINES**

Affoué Valéry-Aimée TAKI

Université Alassane OUATTARA (Côte d'Ivoire)
takiaimee@gmail.com

Résumé :

L'Université est considérée comme « l'Univers du savoir » et de la recherche scientifique. Le fruit de ses recherches constitue, en ce sens, l'espoir d'un monde, du moment où la crise des valeurs ronge à la racine la société en général et celle africaine en particulier. Malheureusement, l'Université est devenue le creuset des conflits « insoupçonnés » entre chercheurs des sciences dites exactes et ceux des sciences humaines. En effet, les divergences ou différences entre les approches méthodologiques ou les orientations épistémiques des unes et des autres débouchent souvent sur des guerres de consciences, sur des crises interdisciplinaires. Cette situation ruine ainsi la mission de l'Université. Comment en sortir et repositionner l'Université sur sa mission d'organisation au service du développement humain ? À partir d'une approche intuitive et critique, cette étude se donne pour objectif, à partir de la promotion de l'humanisme levinassien, de proposer une éthique de la culture basée sur la reconsidération des résultats de recherches universitaires sans aucune distinction. Cette initiative permettrait de créer un cadre de promotion de la diversité scientifique et culturelle au sein des universités africaines en vue de répondre promptement aux objectifs de développement de l'Afrique.

Mots-clés : Afrique, Autrui, Humanisme, Sciences, Université.

Abstract :

University is considered to be the "Universe of Knowledge" and scientific research. In this direction, the result of its researches represents the hope for a world that has lost its bearings as the decline of values gnaws at the root of society in general and African society in particular. Unfortunately, university has become the crucible of "unsuspected" conflicts between researchers in the so-called exact sciences and those in the humanities. Here, the discrepancies

or differences between the methodological approaches or the epistemic orientations of all interested parties lead to wars of conscience and interdisciplinary crises. Thus, this situation prevents university to carry out its mission. How to come out of it and reposition university on its mission of organization at the service of human development? Adopting an intuitive and critical approach and based on the promotion of LEVINAS' humanism, this study aims at proposing an ethic of culture based on the reconsideration of the results of academic researches without distinction. This initiative would create a framework for promoting scientific and cultural diversity in universities in order to respond swiftly to Africa's development objectives.

Keywords : Africa, Others, Humanism, Sciences, University.

Introduction

L'homme, selon Aristote, est un être de sociabilité, « un animal politique » (Aristote, 1962, 1253a). C'est dire qu'il est un être qui vit nécessairement au sein d'une société et qui, par conséquent, est amené à entretenir des rapports avec ses semblables. Malheureusement, cette vie en société ne se déroule pas sans heurts dans la mesure où l'homme, du fait de son "insociable sociabilité" (pour emprunter l'expression kantienne), met à mal cette vie sociale. Cette situation dégradante des relations interhumaines se perçoit aussi bien dans la vie sociale que dans nos universités où la moindre différence est le plus souvent source de conflits. En effet, l'Université, berceau où se forment les futurs dirigeants politiques et les chefs d'institutions économiques, les futurs membres des professions qui devraient être à l'avant-garde pour les problèmes multiformes qui se posent à la société, est dans un état de délabrement très avancé : conflit d'intérêt par-ci, guerre de conscience par-là. Tout cela, est dû au fait que certaines disciplines se disent supérieures à d'autres. Les crises qui secouent nos universités ne sont pas seulement politiques, elles sont aussi, à la base, culturelles, c'est-à-dire "scientifiques". Cela est perceptible à travers la discrimination dont certaines facultés sont l'objet. Ces crises sont liées à un problème de sens, celui des différentes disciplines scientifiques.

Si la culture se conçoit comme mode de pensée, pourquoi privilégier les sciences pratiques au détriment des sciences humaines ? Comment les Enseignants doivent-ils s'y prendre pour contribuer, de par leur savoir-être et savoir-faire, surtout de par leurs régionalités disciplinaires au développement de leur pays et, par ricochet, de l'Afrique toute entière ? Enfin, comment pourrait-on sortir ou sauver l'Université de cette crise ?

Notre hypothèse est que les crises qui sévissent au sein de nos Universités seraient à la base du mal-être de l'Afrique, mieux de son sous-développement. Et l'humanisme levinassien, appliqué à cette crise, pourrait en être une piste de solution. C'est pourquoi, à travers cette analyse, il s'agira pour nous de montrer qu'en dépit des particularités et des désaccords entre les différentes facultés qui régissent nos Universités, elles participent toutes au développement de l'Afrique. À l'aide des méthodes intuitive¹ et critique, nous comptons, par la présente contribution, faire ressortir une éthique de la culture basée sur la reconsidération des résultats de recherches universitaires sans discrimination aucune. Cela passe par une appropriation du sens même de l'Université et par un réinvestissement de l'humanisme levinassien dans la relation entre les disciplines, à travers les chercheurs eux-mêmes.

1. Pour une approche du concept d'Université

Il s'agira pour nous, ici, de définir le concept d'Université tout en la promouvant, dans la mesure où sans Université, aucune nation ne peut prétendre à un quelconque développement.

1.1. De l'historicité de l'Université comme lieu de vie et de méditation rationnelle

Du latin « Universitas », l'Université désigne une communauté, une assemblée ou une corporation. Cette corporation universitaire spécifique caractérise les premières et rares concentrations d'écoles d'enseignement

¹ À la différence de la méthode discursive (qui analyse les faits à partir d'un raisonnement logico-déductif), la méthode intuitive tente de rechercher la vérité en dehors du raisonnement de type déductif. Selon Bergson, elle est une coïncidence entre l'objet et le sujet.

supérieur. Créée au Moyen-Âge, l'Université était une institution ecclésiastique jouissant de privilèges royaux et chargée de l'enseignement des clercs de l'Église. Mais, déjà dans l'Antiquité, avec Platon, on parlait d'académie, c'est-à-dire une École, mais aussi un lieu de vie en commun, régi par des règles éthiques. L'enseignement n'y est pas payant, mais les auditeurs ou apprenants doivent néanmoins subvenir à leurs besoins. Aussi, ceux-ci sont-ils essentiellement des hommes. C'est sans doute la raison pour laquelle Platon est vu comme le fondateur des Universités modernes. L'académie de Platon est, avant tout, une organisation institutionnelle qui rassemble un certain nombre de personnes en vue du savoir. C'est le même objectif, aujourd'hui encore, qui est visé par nos Universités. H. Bah (2007, p. 199-219) écrivait justement à ce sujet que » sans établissements d'Enseignement Supérieur et de Recherche adéquats, permettant de construire une masse d'individus qualifiés et éduqués, aucun pays ne peut assurer un authentique développement endogène et durable ».

L'Université, selon les mots de M. Heidegger (1987, p. 11), « vaut pour nous comme cette haute école qui, à partir de la science et à travers la science, éduque et élève les guides et les gardiens du destin du peuple ». En d'autres termes, c'est l'école supérieure qui, à partir de la science et grâce à la science, entreprend d'éduquer et de discipliner les différents corps. Ses principaux acteurs sont les Enseignants, les Étudiants, le Personnel Administratif et Technique. À l'origine, la fonction de l'université était "la science pour la science"². C'est pourquoi son savoir était plus théorique ou spéculatif. Aujourd'hui, si elle est aussi présentée comme le Lieu de production et de diffusion du savoir, l'Université doit s'acheminer vers des objectifs plus utilitaires, plus adaptés à la demande économique et sociale. En tant que lieu de déploiement de la pensée, elle doit être la source où doit s'abreuver le peuple dans la mesure où elle « contiendrait [en réalité] des dimensions sociales, rationnelles, politiques et éthiques, avec tout ce que ces dimensions elles-mêmes supposent comme ramifications et implications » (H.

² Allusion faite aux premières écoles présocratiques dont l'enseignement est ordinairement taxé de théorique (pythagorisme, l'école des éléates, l'école des ioniens, etc.)

Bah, 2007, p. 199-219). Elle apparaît, pour ainsi dire, comme le point incontournable en matière d'éducation, voire d'instruction. L'enseignement qui la caractérise est relatif à l'instruction, car instruire, c'est aussi bâtir, établir, prévoir sur le plan politique et social les jalons du développement vrai.

1.2. Mission ou finalité de l'Université

L'Université, prise comme institution, a pour mission de donner une formation initiale et continue interdisciplinaire – de favoriser toutes formes de recherches innovantes capables de répondre aux exigences de la société – et la facilitation de l'insertion professionnelle des apprenants après leurs années de formations respectives. C'est dans cette perspective de présentation de la mission première de l'université que K. Jaspers (2008, p. 82) affirme : « l'université est le lieu où, sans faire de concessions, dans tous les sens du terme, on cherche la vérité. Toutes les recherches possibles doivent être au service de la vérité ». Mieux, « à l'université toutes les sciences sont rassemblées. Leurs représentations se rencontrent » (Idem, p. 86).

Malheureusement, un regard panoramique laisse percevoir que nos Universités africaines semblent avoir failli à leur mission. À l'évidence, l'Université en tant que l'univers des cités, c'est-à-dire un lieu ravissant, un lieu où sont effectuées constamment des recherches, par ricochet, un lieu de recherche, tend à perdre sa vocation principale, vu tout ce qui s'y déroule de nos jours. Autrefois, site alpestre, espace d'humanisation, l'Université s'est muée aujourd'hui en un labyrinthe : délabrement des salles de cours, présence d'"étudiants-soldats" huant sans cesse sur le campus, agression à main armée des enseignants, etc. Le professeur A. K. Dibi (2004, pp. 3-4), faisant l'état des lieux des structures de l'Université de Cocody-Abidjan, décrivait cette réalité en ces termes : « Sans aucune parole, par le langage subtil des regards, Professeurs et étudiants s'accordent pour réaliser que les salles de cours n'offrent plus, d'elles-mêmes, le cadre convenable pour dire, entendre et recevoir les enseignements ». Nos campus sont transformés en des camps militaires, en des champs de bataille. Que faire pour restituer à l'Université sa mission originelle ? Dit autrement, Comment ramener l'institution à sa vocation la plus propre ? Quelle est, avant tout, cette mission ?

La mission principale de l'Université, depuis l'académie, a été d'accroître les connaissances par la recherche et les transmettre aux étudiants par l'enseignement. À cet égard, le rôle principal de l'Université est celui de la diffusion du savoir. Toutefois cette mission traditionnelle assignée à l'Université connaît quelques difficultés quand on observe l'inadéquation entre le savoir transmis et les exigences du monde professionnel. En effet selon E. M. Zinsou (2009, p. 15), l'institution universitaire « a été appelée à dessein, le temple du savoir où les étudiants venaient se cultiver et recevoir des savoirs à l'image de l'honnête homme ou des connaissances sans aucune finalité professionnelle ».

Aujourd'hui, dans un contexte d'économie capitaliste fondée sur la compétition et la concurrence, le savoir devient un enjeu stratégique. De ce point de vue, « l'éducation (instruction, culture) est donc ce qu'il y a de plus essentiel parmi les besoins dits essentiels de l'homme car c'est elle qui confère au développement sa dimension authentiquement humaine » L. M. Poamé (2003, p. 153). Ainsi, l'Université se doit de remplir pleinement son rôle comme catalyseur de développement. L'Université est le temple de la transmission du savoir, mais aussi et surtout du savoir-faire nécessaire pour augmenter l'employabilité des nouveaux diplômés. L'Université n'a-t-elle pas pour vocation de contribuer à satisfaire les besoins d'une société en ressources humaines, tant par la formation initiale que par la formation continue ?

Par ailleurs, la mission de l'Université, c'est de dispenser une formation spécialisée de niveau doctoral qui a pour fin de préparer les futurs Enseignants-Chercheurs, d'une part et d'autre part de renforcer la recherche dans les domaines nécessaires à l'essor des Nations. Il va sans dire que l'Université doit s'activer pour dépasser la logique d'enseignement où l'étudiant est relégué au rôle de récepteur passif. L'apprenant se doit d'être capable de monnayer de façon pragmatique ce qu'il a reçu théoriquement. Pour que l'Université puisse correspondre à sa vocation, il faut que le corps des enseignants et des étudiants accepte à nouveau d'être saisi par le concept de science que de demeurer sous son emprise.

Aujourd'hui plus qu'hier, lieu de production et de diffusion du savoir, l'Université doit s'acheminer vers des objectifs plus utilitaires, plus adaptés à la demande économique et sociale. P. Ricœur (1991, p. 371) affirme à ce sujet : « Qu'on l'appelle Université, école, institut ou autrement, il nous faut un enseignement supérieur de masse préparant les jeunes depuis 18 ans à leur métier ». À l'évidence, l'Université se doit de former des jeunes capables de s'intégrer au monde du travail. Pour ce faire, « il faudra donc diversifier les prestations de l'enseignement supérieur, qui iront du très concret de la technologie à la totale abstraction des mathématiques » (P. Ricœur, 1991, p. 371). L'Université doit également assurer la formation continue afin de permettre à tous une formation tout au long de la vie.

On retiendra donc que partie d'une mission de formation théorique, voire spéculative de la science pour la science, l'Université doit aujourd'hui orienter son savoir vers l'utilitaire. Elle doit former, non plus uniquement au savoir, mais aussi au savoir-faire et au savoir-faire-valoir. Cette nouvelle vision de l'Université, en réponse aux attentes ou à la demande de la société de consommation, va engendrer des crises interdisciplinaires en son sein.

2. Du conflit des sciences au sein de l'Université

Selon une acception populaire, l'avenir du monde appartient exclusivement à la science. Une telle conception continue d'être à la base du rejet des sciences humaines. Partant, toutes les autres sciences, notamment les sciences sociales, doivent être balayées du revers de la main. De cette conception naît des conflits entre les différentes disciplines et au-delà entre pratiquants de ces disciplines.

2.1. Du conflit Sciences humaines/Sciences exactes

Au commencement, sciences humaines et sciences exactes étaient une seule et même réalité. Nous en voulons pour preuve les savants tels que Galilée, Thalès, Hippocrate, Descartes, etc., qui se servaient des principes philosophiques pour rendre possible l'explication des sciences qu'ils ont fondées. À partir du XVIIIe siècle, siècle des Lumières, avec l'évolution fulgurante de la science, les sciences exactes semblent avoir pris le pas sur les

sciences humaines qui sont restées spéculatives. Les mathématiques conservent quelques relents mystiques, comme le prouvent les travaux sur le nombre d'or de Pythagore ; tout comme la physique d'ailleurs, où l'étude des éléments fondamentaux eau, air, feu, terre, se confond avec l'évocation des plus grands mystères de l'univers et adopte une approche résolument ésotérique chez des présocratiques tels qu'Anaxagore ou Empédocle.

La réalité va être toute autre avec la modernisation. L'on aura plus recours aux sciences susceptibles d'apporter des résultats apodictiques même si la philosophie, en son amour infini de la sagesse, rassemble en son sein les différents savoirs. En effet, lorsqu'on jette un regard sur l'actualité du monde, un constat se dégage : tout le monde ou presque semble être mordu par un seul et même virus, en l'occurrence le virus de l'avoir, du confort et du concret. Ce constat nous pousse légitimement à nous interroger comme suit : quel intérêt y a-t-il encore à étudier les sciences humaines et sociales dans un monde technicisé ? Ces sciences n'apparaissent-elles pas désuètes dans ce monde de plus en plus consumériste, voire matérialiste ?

En tout état de cause, le monde d'aujourd'hui est celui des sciences dites exactes qui font preuve de rigueur et d'exactitude. Ces sciences nous permettent de dissiper tout ombrage sur le monde, car grâce à elles, l'on arrive à maîtriser la nature, conformément au vœu de Descartes : « Connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, (...), nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » (R. Descartes, 2005, pp. 130-131). Il en découle que les sciences humaines et sociales, dans une perspective matérialiste, ont toujours été et sont toujours victimes de critiques acerbes menaçant quelquefois même leur existence. Le sens commun leur reproche le caractère évasif et leur incompetence par rapport aux problèmes socio-politiques, économiques et matériels des hommes. Par exemple pour la doxa, la mondialisation débouche sur le bien-être social (santé, logement, etc.). À ce titre, une discipline théorique telle que la Philosophie ne saurait ainsi faire l'affaire parce que la sagesse philosophique n'a apparemment pas d'application pratique. En plus, elle inquiète par des questions étranges sans

les résoudre. C'est une science inutile. Elle est même dangereuse, car elle peut être à la source de certaines révolutions et, par conséquent, créer le désordre.

Pour l'Afrique, spécialement rongée par la famine, la guerre, la pauvreté, elle n'attend que des secours matériels en termes d'infrastructures économiques, de routes, de transports, d'hôpitaux et bien d'autres commodités de l'existence. Elle ne saurait donc se nourrir de discours philosophiques qui, bien souvent, nous éloignent de l'essentiel, de la vie.

Mais ce que l'on ignore, c'est que l'humanité ne peut se passer de la Philosophie, en particulier et des sciences humaines et sociales, en général. "Science sans conscience n'est-elle pas ruine de l'âme", pour Pasticher Rabelais ? Toute science qui ne prend pas en compte l'aspect humain, éthique parce que n'ayant de considération que pour l'aspect matériel, est vouée à l'errance. La science appliquée ne serait rien sans les autres disciplines. N'est-elle pas d'ailleurs la science qui applique justement ce qui est d'abord théorique, spéculatif ? Une science appliquée, sans l'aide de la science théorique, de la recherche fondamentale, resterait non-opérationnelle. C'est d'ailleurs pourquoi dans l'histoire de la connaissance, les savants comme Thalès, Pythagore et bien d'autres, étaient à la fois philosophes et mathématiciens. Partant, les querelles entre adeptes des sciences dites exactes et ceux des sciences humaines ne devraient-elles pas s'estomper ?

2.2. Des diverses Sciences comme creuset d'humanisation au sein des Universités

Les besoins de la vie sont pluriels. Le philosophe doit s'occuper de la philosophie, tout comme le physicien de la physique et le mathématicien des mathématiques. À cette condition, nous pourrions accéder au développement dont la première arme reste les ressources humaines. Tout développement, digne de ce nom, se conçoit d'abord théoriquement : « Le développement en son sens le plus complet ne part pas de la matière, mais de l'esprit. De ce fait, tous les moyens matériels seront vains si les conditions spirituelles du développement ne sont pas remplies » (L. M. Poamé, 2002, p.157). Or, toute théorie relève des idées. Les idées jouent un rôle fondamental dans le progrès de

l'humanité. En cela, Le philosophe éveille la conscience du peuple en l'interpellant à agir dans le sens du bien. Il serait donc malveillant de privilégier une discipline vis-à-vis d'une autre. Le rejet d'une spécialité donnée suppose de toute évidence, l'exclusion du spécialiste. Cette situation conduit au mépris de la personne, au-delà de sa discipline. Cette erreur de jugement impacte négativement le processus d'humanisation. Considérer que les sciences expérimentales constituent la clé de la vie, rend toutes les autres inaudibles. La mise en commun de toutes les facultés de nos Universités, dans une certaine solidarité, pourra, à n'en point douter, renforcer la formation de tous (enseignants et étudiants) sur les questions qui touchent à l'existence humaine à partir d'une éthique de la responsabilité, voire de la fraternité.

C'est à ce prix que nous pourrions restaurer les corps scientifiques et accéder au vivre-ensemble en vue d'un développement auréolé. Il s'agit donc de taire les différences pour vraiment œuvrer dans le sens de l'humanisation, en prônant les valeurs d'équité, de co-gestion, d'acceptation mutuelle. Assez critiqués, les universitaires africains, très souvent à la solde des gouvernants, doivent mettre fin à leurs querelles intestines au profit de l'ouverture entre les disciplines et entre les enseignants. La politique de l'employabilité des jeunes diplômés en Côte d'Ivoire est sujette à critique à cause des effets de sa politisation. L'actualité de la vie universitaire montre comment la politisation du concept de l'employabilité est parfois exclusive. Et pourtant, elle ne devrait nullement exclure un secteur de la recherche ou une discipline au profit d'un autre ; car elle compromettrait l'égalité des chances des diplômés-chômeurs. Par exemple, la sous-représentation de la philosophie à travers les universités publiques ivoiriennes est un exemple suscitant désolations et regrets. À défaut, comment faut-il justifier scientifiquement l'inexistence de la philosophie en formation initiale à l'université de Korhogo, Daloa et Man ? Et si la philosophie était enseignée dans ces institutions (Korhogo, Daloa et Man), ne donnerions-nous pas une chance aux diplômés-chômeurs et par-delà à la recherche scientifique ? Comme le souligne Ricœur, « quand la recherche est vivante, ce n'est pas seulement la science qui avance, c'est l'Université entière qui est animée du sommet à la base ; la recherche en est le moteur, le noyau créateur ; c'est elle qui garde les autres ordres d'enseignement de se figer ou

de devenir leur propre fin, en les forçant à s'adapter, à se renouveler » (P. Ricœur 1991, p. 375).

L'Université doit valoriser à la fois les personnes et les compétences. Ainsi que l'exprime le philosophe français, « il faut mettre fin à l'écrasement stupide des universitaires sous des tâches administratives, sinon ancillaires, à la monumentale bêtise du gaspillage d'énergie que le manque de moyens entraîne : qu'on multiplie les postes d'administration ; qu'on affecte un secrétariat aux sections et aux chaires » (P. Ricœur, 1991, p. 376). Cela veut dire que l'Université a la lourde responsabilité d'inventer l'homme. Pour y parvenir, elle « doit changer ses mœurs autant que ses structures. » (Idem, p. 379). L'Université ne rime-t-elle pas ainsi avec l'humanisme ?

3. Vers la restauration de l'humanité de l'Autre homme à l'Université

Au regard des conflits insoupçonnés dans nos Universités, l'humanisme prôné par Levinas apparaît pour nous une issue glorieuse. Cet humanisme nous éduquera au respect de l'Autre et de sa discipline, gage d'une meilleure collaboration.

3.1. De l'humanisme levinassien comme panacée à la résolution des crises au cœur de l'Université

Du latin « humanitas », l'humanisme désigne « toute théorie affirmant que la dignité humaine est la valeur suprême et doit être aussi bien favorisée que défendue » (G. Durozoi et A. Roussel, 2009, p. 173). L'humanisme considère l'homme comme une valeur suprême, un être dont la dignité doit être préservée contre toute forme d'oppression ou d'aliénation. L'humanisme reconnaît le droit pour les personnes d'être traitées comme des fins en soi : « L'essence de l'homme devrait être prise comme essentielle. C'est ce sens que le mot « humanisme » a en tant que mot » (M. Heidegger, 1965, p. 105). La vocation de l'humanisme est de faire en sorte que règnent la justice, le droit, l'égalité et surtout la liberté dans une communion réelle des hommes. L'humanisme apparaît donc comme une invite à abandonner toutes les pratiques tendant à assujettir l'être humain afin de mieux le considérer.

L'humanisme cherche l'universel de sorte que l'univers soit un village planétaire où, malgré nos différences, nous transcendons l'égo pour converger vers l'Autre dans une allure altruiste. S'éveiller à l'Autre ou fuir la somnolence présente en nous, c'est ce qui instaure l'humanisme de l'autre homme. « Notre humanité consiste à pouvoir reconnaître cette priorité de l'Autre » (E. Lévinas, 1994, p. 201). L'insomnie fait de la responsabilité une vigilance éthique continue qui peut nous mettre à l'abri de l'abîme ou du malaise de nos sociétés modernes. L'humanisme prend ainsi son sens dans la notion de responsabilité universelle, c'est-à-dire, « une responsabilité illimitée », une responsabilité qui m'incombe comme le soutient F. Perez (2016, p. 224). L'Autre, de hauteur, ordonne, commande à la responsabilité. Ce n'est ni pour moi, ni à partir de moi que je deviens un responsable placé dans une dimension d'autrui. Le sujet n'est responsable que pour autrui : l'altérité irréductible d'autrui ordonne la responsabilité du sujet. L'humanisme de l'autre homme permet justement de comprendre l'importance, de souligner la valeur primordiale de l'humain.

En effet, on ne saurait être pour les autres si on veut demeurer purement soi-même : « Dès la sensibilité, le sujet est pour l'Autre » (E. Levinas, 1972, p. 94). Cette subjectivité pour l'Autre dans le Même est une mise en question de tout individualisme, de tout égoïsme. L'être, autrement, est le sens de l'humanisme levinassien. C'est pourquoi l'humanisme est « l'humanisme de l'autre homme », comme l'indique le titre de son ouvrage. L'humanisme de l'Autre homme, prôné par Levinas, nous fait reconnaître la prédominance de l'Autre dans son altérité radicale ou irréductible. À ce propos, il écrit : « Je ne crois pas d'ailleurs que la philosophie pure puisse être pure sans aller au problème social » (E. Levinas, 1982, p. 56). L'Autre est primordial en tout temps et en tout lieu. Son existence vient avant la mienne. En ce sens, l'humanisme levinassien apparaît comme une véritable panacée à la résolution des crises humaines et par ricochet des crises interdisciplinaires.

La pensée de Levinas a des implications réelles et intéressantes dans la vie pratique des hommes et surtout sur l'état de crise de nos sociétés dans la mesure où le sens qu'il donne à l'humain est en lui-même humanisant.

L'humain s'élabore dans la relation et non dans la pensée. En substance, cette idée traduit la prépondérance de la place de l'autre au cœur de la société. Une place pouvant aussi s'expliquer par le fait que l'autre est un trésor. En réalité, grâce à la philosophie levinassienne, nous découvrons l'Autre comme un trésor et par conséquent une trésorerie humaine. C'est donc à juste titre qu'il écrit : « Je suis d'emblée serviteur du prochain, déjà en retard et coupable de retard » (E. Levinas, 1974, p. 110). L'humanisme suppose donc une coexistence paisible. Cette valeur fondante doit être restaurée dans nos universités, car cela semble avoir été relégué au second plan. Il est impérieux de rechercher l'idéal de l'humanisme de l'Autre homme.

Dans nos universités, cet homme autre apparaît sous plusieurs facettes. Il est l'homme de tel ou tel Département que j'accueille, apprécie et regarde sans animosité. Chaque discipline n'est-elle pas ainsi « en sa différence, un mode de la manifestation de l'universel, cherchant à se donner un Visage, une expression, parmi plusieurs autres » ? (A. K. Dibi, 1994, p. 80). L'humanisme de l'Autre homme, c'est également assumer nos différences qui sont loin d'être une indifférence, mais plutôt des relations. Il convient donc de repenser l'humanité dans les universités. Pour ce faire, Levinas invite l'homme à la culture de la fraternité envers l'Autre homme qui exige de nous davantage.

Dans un monde caractérisé par la montée de l'égoïsme, l'esprit de domination et la volonté de puissance négative, seule une Université unie pourra relever le défi d'un développement par la production de résultats. Cela suppose un minimum de différences. Car, la paix suppose le respect et le droit à la différence. « La paix perpétuelle est possible pour l'Afrique. Elle est à sa portée. De terre de conflits permanents, elle peut devenir terre de paix durable » (D. M. Soro, 2011, p. 16). Cette paix durable est conditionnée par un respect scrupuleux de l'autre dans sa différence. Ainsi, à travers la note introductive du *Discours et représentations de l'altérité dans le monde contemporain*, D. Soro (2019, p. 10) soutient que « dans le respect de la différence, le moi s'avise et se ravise. Il réalise que la différence n'est pas qu'oppositionnelle, mais aussi et surtout indication de possibilités autres ». L'Autre homme n'est pas un moyen pour nous conduire à notre

épanouissement ou pour combler nos manques. C'est à moi de le combler, de lui procurer la joie dont il a besoin pour être heureux et se sentir homme. Cela passe par l'ouverture de mon cœur à son cœur, à sa vie, pour ainsi devenir son gardien. Telle doit être la nouvelle devise de nos Universités. C'est dans l'harmonie et dans l'unité que l'on pourra devenir l'une des plus grandes forces de l'humanité.

3.2. Du dialogue interdisciplinaire comme atout au développement des universités

Reconnaître à chaque faculté sa valeur éviterait la discrimination entre les facultés et, au-delà, entre les étudiants, les enseignants et même entre le personnel administratif et technique de telle ou telle faculté. Pour ce faire, il convient de mettre les étudiants sur le même diapason, dans la mesure où tous participent du développement de la société. Les problèmes de la vie sont différents. Ce qui montre que les acteurs mis en œuvre doivent appartenir à plusieurs champs disciplinaires. « Ce n'est pas seulement au développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés, qu'il faut penser » (S. Diakité, 2016, p. 33), mais à toutes.

Les différences étant des richesses, chaque Département ou commune universitaire est une richesse inouïe pour l'Université. Plutôt que de se jalouser, les Départements doivent se compléter et travailler en symbiose pour l'essor de la science et la valorisation de la dignité de la personne humaine : « Les problèmes se faisant globaux et complexes, nous n'avons d'autres choix que de communaliser nos efforts » (D. M. Soro, 2011, p. 100), mieux, nos connaissances. Chaque commune universitaire, avec ses disciplines, a droit de cité dans l'humanisation de l'homme. Il doit exister une véritable relation entre acteurs des Universités et la promotion des enseignements transversaux, dans la mesure où avec le nouveau système d'enseignement supérieur marqué par le LMD, l'idée de mobilité des acteurs entre les Universités et les filières, ainsi que de crédits capitalisables et transférables d'une discipline à une autre invite à une collaboration et une complémentarité entre les différentes disciplines scientifiques.

L'autonomie des Facultés ou Départements ne doit signifier opacité ou identités murées. Des activités conjointes devraient très fréquemment avoir lieu entre les acteurs des différentes filières universitaires. Cela doit être une priorité pour les administratifs. Il s'agit de renoncer au cloisonnement universitaire pour faire place au dialogue des pensées, à l'ouverture. Cette ouverture mettra fin à la sclérose universitaire. C'est à partir de ces différents dialogues que jaillira l'entente entre les différentes composantes de nos universités voire de nos sociétés. Cela revient à dire qu'une bonne intégration sociale entre les enseignants ainsi qu'entre les enseignants et les enseignés, entre les différentes disciplines conduira à une vie stable et harmonieuse. Le médecin a tout autant besoin du philosophe que le juriste de l'économiste et *vice-versa*. En cela, la collaboration entre la médecine moderne et la médecine traditionnelle reste fort édifiante. La bonne intégration sociale est le point de départ de la réalisation de l'humanisme intégral dans nos universités. C'est à cette condition que nous pourrions accéder à une cohésion entre les différentes disciplines. La paix précède ma manière de penser, elle précède le désir de connaître proprement dit, elle précède la thématization objective.

Dans la relation à l'Autre, le vivre-ensemble est premier. En ce sens, « la paix avec l'Autre est avant tout mon affaire » (E. Levinas, 1995, p. 217). L'hospitalité apparaît en ce sens comme l'expression ultime du vivre-ensemble. Le vivre-ensemble est au prix de la suppression de la différence dont l'Autre est porteur. Renoncer à sa différence, s'assimiler à celui dont il est hôte, est la condition pour l'Autre d'être accueilli. La cohésion universitaire ou scientifique suppose le respect et le droit à la différence. Comme pour dire que si « la paix est donnée par les dieux aux hommes, c'est toujours aux hommes qu'il incombe de la vouloir et de la faire » (M. Laquan 1998, p. 22).

Partant, Réfléchir sur l'Université, c'est aussi réfléchir sur l'identité de soi, la conscience de soi en tant que subjectivité, en tant que singulier existant. Il s'agit, au fond, de revenir à soi-même dans la quête de sens dans nos universités. Cela suppose l'articulation de la raison théorique et de la raison pratique. Il va sans dire que les crises qui secouent nos universités ne sont pas seulement politiques ; elles sont, à la base, culturelles. En privilégiant une

filière au détriment d'une autre, c'est susciter, en amont des frustrations, et en aval des conflits entre acteurs du système universitaire et, par-delà, entre étudiants. En cela, la réhabilitation et la restauration de chaque Département contribueront, à n'en point douter, au développement de l'Afrique qui est, au même titre que les autres continents, embarquée dans le navire de la mondialisation dont elle ne semble pas encore avoir la maîtrise du gouvernail. L'Africain doit donc s'identifier aux autres tout en conservant son identité.

Conclusion

Retenons qu'il s'est agi de réfléchir sur quelques principes éthiques de l'humanisme levinassien, en ayant pour centre d'intérêt l'exemple d'un dialogue interdisciplinaire profitable à tous les acteurs de nos Universités. Notre enjeu est que la sous-estimation des sciences humaines au détriment des sciences dites exactes constitue une erreur d'optique capable de déboucher sur des rivalités entre Universitaires.

En effet, pour le sens commun, les sciences humaines font des découvertes au rabais ; ce qui fait d'elles des spécialités caduques. Cela est perceptible dans nos sociétés où, dès le bas âge, les parents incitent les enfants aux sciences dites exactes et non à la littérature ou aux sciences humaines. Ces enfants grandissent avec l'idée selon laquelle les sciences appliquées ou de la matière ont plus de valeurs que les Lettres. C'est pourquoi un Baccalauréat Scientifique vaut mieux qu'un Baccalauréat Littéraire.

Partant, en Afrique, le processus d'humanisation entre Universitaires demeure précaire au regard des discriminations, des suspicions et de l'égoïsme. Ce conflit interdisciplinaire dans nos Universités dévalue l'humanisme professionnel. Toutefois, il convient de noter qu'en dépit des désaccords et des particularités entre les différentes facultés qui régissent nos Universités, elles participent toutes au développement des Nations. Tout comme « nous avons plusieurs membres en un seul corps et que ces membres n'ont pas tous la même fonction » (Romain 12, 4), ainsi toutes ces Facultés qui composent nos Universités participent à son évolution, à son épanouissement, et surtout à la formation de tous, afin de répondre aux défis actuels et futurs

du monde. « L'harmonie et l'ordre cosmique ne se réalisent que par un effort continu et collectif, qui demande la collaboration » (C. Boundja, 2019, p. 44) de tous. Somme toute, le développement le plus complet prend en compte l'esprit et la matière, l'idée et le fait ; les sciences humaines et celles dites exactes.

Références bibliographiques

ARISTOTE, 1962, *Politique I, 2*, trad.fr, Jean tricot, Librairie Philosophique, Paris, J. Vrin.

BAH Henri, 2007, « La responsabilité de l'enseignant dans une Afrique en crise », *Ethiopiennes*, Sénégal, N°79, 2^{ème} Semestre 2007, pp. 199-219.

BOUNDJA Claver, 2019, *Bantocratie. La théorie politique pour le temps qui vient*, Paris, L'Harmattan, 274 p.

DESCARTES René, 2005, *Discours de la méthode*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 343 p.

DIAKITE Samba, 2016, *Révolutions et développement, pour une philosophie de l'émergence en Afrique*, Saguenay, Différance Pérenne, 81 p.

DIBI Kouadio Augustin, 1994, *L'Afrique et son autre : la différence libérée*, Abidjan, Strateca diffusion, 92 p.

DIBI Kouadio Augustin, 2004, *Programme de l'Université citoyenne. Pour le rayonnement académique de l'UFR SHS*, Abidjan, Décanat, pp. 3-4.

DUROZOI Gérard et ROUSSEL André, 1997, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Nathan, 408 p.

HEIDEGGER Martin, 1987, *L'auto-affirmation de l'université allemande*, 2^e éd. Revue et corrigé, Trad. G. Granel, 51 p.

HEIDEGGER Martin, 1965, « Lettre sur l'humanisme », In *Questions III et IV*, Trad. Jean BEAUFRET, François FEDIER et al, Paris, Gallimard, 489 p.

JASPERS Karl, 2008, *De l'Université*, Préface de J. Spurk, Trad. Ingeburg Lachaussée, Parangon/Vs, Lyon, 173 p.

La Bible Africaine, 2015, DEGNI Paulin et SEMPORÉ Sidbe, Kinshasa, Paulines, 2240 p.

LAQUAN Mai, 1998, *La paix*, Paris, Garnier-Flammarion, 245 p.

Perspectives Philosophiques n°020B, Quatrième trimestre 2020

LEVINAS Emmanuel, 1974, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff, 233 p.

LEVINAS Emmanuel, 1982, *Éthique et Infini*, Paris, Fayard, 121 p.

LEVINAS Emmanuel, 1972, *Humanisme de l'autre homme*, Montpellier, Fata Morgana, 110 p.

LEVINAS Emmanuel, 1994, *Liberté et Commandement*, Montpellier, Fata Morgana, 123 p.

LEVINAS Emmanuel, 1995, *Altérité et Transcendance*, Montpellier, Fata Morgana, 185 p.

POAMÉ Lazare Marcelin, 2003, « Philosophie et politique de développement en Afrique », *Revue CAMES*, Serie B, Vol 005, N°1-2, pp. 151-158.

RICŒUR Paul, 1991, *Lectures 1. Autour du politique*, Paris, Seuil, 397 p.

SORO David Musa, 2011, *L'intégration, condition de la paix et du développement en Afrique*, Abidjan, Les Éditions Balafons, 114 p.

SORO Donisongui, 2019, « Note introductive : la pensée de l'altérité comme pensée de l'ipséité devenue » in *Discours et représentations de l'altérité dans le monde contemporain*, ADOU Kouamé et TOH Zorobi Philippe (Dir), Abidjan, Nouvelles Éditions Balafons, pp. 1-16.

ZINSOU Edmé Michel, 2009, *L'Université de Côte d'Ivoire et la société*, Avant-propos de Jean GUGLIELMI, Préface de Pierre Verges, Paris, L'Harmattan, 318 p.